

# Le Chemin des Fées

roman

Fabrice Anfosso

Du même auteur :

**Romans :**

*Le Bord du monde*, éditions Nestiveqnen, 2003

*Ave Maria*, in « La descente des oies sauvages sur le sable », ed. Mercure de France, 1999 (Prix du Jeune Écrivain 1999)

**Nouvelles :**

« Le Sommeil des héros », in *Faeries 15*, ed. Nestiveqnen, 2004

« Une fleur », in *Doubles et Miroirs*, ed. de l'Oxymore, 2003

« Le Porteur de la marque », in *Magie Verte*, ed. de l'Oxymore, 2003

« La Tisseuse-de-songes », in *Nos pirates*, ed. Nestiveqnen, 2002

« Le royaume des voiles », in *Les Nouvelles nuits*, ed. Nestiveqnen, 2002

« Si loin de dieu », in *Les Chevaliers sans nom III*, ed. Nestiveqnen, 2001

« Le Baiser du passeur », in *Anthologie de l'Imaginaire*, ed. Rafael de Surtis, 2000

**Recueil poétique :**

*Un chemin*, ed. L'amourier, 2004

« On perd la plus grande partie de sa jeunesse à coups de maladresse »  
CÉLINE. *VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT*

« Le héros n'est héros qu'après coup »  
PASCAL JEROME. *LE COMPLEXE DE L'ANGE*

« Il arrive à l'homme d'aimer mieux croupir dans la peur que  
d'affronter l'angoisse d'être lui-même »  
CIORAN. *SYLLOGISMES DE L'AMERTUME*

*À Marie-Laure, infiniment*  
*À Ugo, résolument*  
*À Pascal, très humblement*  
*À Eric, évidemment*  
*À Fabrice, affectueusement*

Le site de l'auteur : [www.fabrice-anfosso.com](http://www.fabrice-anfosso.com)

*Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

[www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)

**Tous droits réservés pour tous pays**

Dépôt Légal : juillet 2005

ISBN : 2-915653-16-X

## CHAPITRE PREMIER

Revenant par la route de Sallybrook, après avoir rendu visite à son père, Rory O'Donnell n'était pas d'humeur à admirer les paysages verdoyants de sa chère Irlande. Un observateur étranger, pourtant, aurait pu le croire plongé dans de douces rêveries : son regard fixait intensément l'horizon, et il ne cherchait pas à faire presser le pas au cheval qui tirait sa voiture avec nonchalance. La bruine, glissant comme un murmure sur toute chose, ne semblait pas l'incommoder. Il ne s'inquiétait pas non plus que la nuit fût sur le point de tomber.

Mais le jeune homme ne songeait ni à l'amour ni à aucun délice. Une rage froide l'habitait, comme chaque fois qu'il empruntait ce chemin le ramenant chez lui, vers la petite demeure bourgeoise qu'il habitait seul, à Saint Patrick's Street, depuis qu'il avait repris l'entreprise familiale.

*Maudis sois-tu, Liam O'Donnell!* pensait-il. *Tu m'as légué ta vie de labeur et d'ennui!*

Qu'il haïssait ce père et qu'il avait pitié de lui ! Qu'il s'en voulait à lui-même de la tendresse qu'il ne pouvait s'empêcher de lui vouer cependant ! Qu'il détestait la vie, et l'Irlande tout entière, de ne pouvoir lui offrir de meilleur destin !

Cette colère muette, dépourvue de destinataire, le pétrifiait, l'hypnotisait. Il n'éprouvait nulle envie de partir au galop, de retourner chez son père pour lui crier son mépris, de hurler sa fureur aux moutons dispersés parmi les nappes de brume exhalées par la terre en ce soir d'été pluvieux.

Rory enrageait dans une parfaite immobilité, fasciné par le malaise qui dansait au fond de lui.

La vie de son père, pour les autres, était une retraite bien méritée, vouée à des plaisirs sains dans une campagne peu rigoureuse. Celui qui, pendant quarante ans, avait fait vivre la joaillerie O'Donnell, celui qui, bon an mal an, avait toujours donné du travail à un minimum de trois employés, celui qui était connu dans toute la ville de Cork, cultivait à présent un petit potager, se levait tôt pour aller pêcher, jouait aux cartes avec ses voisins et contribuait volontiers à la vie paroissiale.

Mais Rory n'était pas dupe de cette crédibilité. Il avait conscience de la valeur marchande de son héritage, et il ne crachait pas sur les sommes coquettes que le commerce des pierres précieuses lui rapportait avec une régularité ô combien enviable en ces temps difficiles. Rares étaient les jeunes gens de son âge à n'être point contraints de s'expatrier pour trouver un travail. Rory n'avait pas eu à verser de sueur pour assurer sa subsistance. D'une certaine façon, il en était heureux, et ne pouvait qu'éprouver de la gratitude pour ce don inestimable que lui avait fait son père. Néanmoins, il n'en retirait aucune fierté. Pire : un vague dégoût de lui-même le prenait quelquefois. Il se sentait *en dehors*, étranger à tout ce qui concernait ses plus proches voisins, ses meilleurs amis. Il enviait ceux qui n'avaient d'autre choix que de mobiliser leurs énergies, de se battre pour survivre.

Son destin était tout tracé, comme celui de son père avant lui. Et lorsqu'il venait rendre visite à ce vieil homme affable dans sa maison de campagne, il avait le sentiment de se pencher au-dessus d'un chaudron magique qui lui aurait dévoilé son avenir. Il *savait*. Il savait tout au fond de lui qu'il empruntait le même chemin. Il devinait la chape d'ennui mortel que son père déguisait sous cette pellicule de sérénité. Il se souvenait trop bien comme ses envies de rire sincères étaient mortes dix ans plus tôt, quand sa femme s'était poétiquement jetée dans l'océan, par une froide nuit de l'hiver 1904. Avant cet épisode tragique et incompréhensible, il en avait peut-être été autrement. Il n'était pas impossible que Liam O'Donnell ait vraiment aimé la vie, autrefois. Mais toute passion était morte en lui. Ne lui restaient que ses légumes, ses poissons et ses cartes. Il ne s'était jamais remarié. Tous y voyaient un signe de fidélité entêtée. Rory connaissait la vérité : son père avait choisi de rester seul par faiblesse, par

lâcheté, par peur de recommencer quelque chose, par renoncement. Son père n'avait pas choisi.

Non, Rory O'Donnell ne nourrissait pas de douces pensées devant le spectacle des collines happées par le soir. Il n'admirait pas le paysage, il le subissait. Les parfums de tourbe n'éveillaient pas en lui les ardeurs d'une passion inconditionnelle pour sa terre natale. Rory aimait l'Irlande, mais il n'avait pas le sentiment de lui appartenir. Il ne participait pas assez à ses souffrances, à ses luttes, pour se sentir autorisé à un quelconque patriotisme. Rien ne le concernait. Sa confortable position sociale étouffait jusqu'aux échos du tumulte mondial. La guerre qui venait d'éclater en Europe ne l'impressionnait pas. Tout cela était si loin.

Pour sa part, il serait bientôt marié à Mary, la fille unique des Comelly, des beurres salés du même nom. Elle était venue au magasin avec sa mère pour acheter un diamant à l'occasion de son anniversaire. Rory avait été aussitôt séduit. Fine, élancée, à peine moins grande que lui, ses traits étaient presque aussi purs et racés que ceux d'une banshee. Il l'avait courtisée sans relâche pendant près de six semaines, donnant à son quotidien un relief soudain, une espérance inattendue. Qu'elle fût un bon parti ne l'avait pas préoccupé, mais il devait bien s'avouer que son appartenance à une classe sociale proche de la sienne avait facilité les choses. Elle l'avait jugé moins durement qu'il ne se jugeait lui-même, et avait cédé peu à peu à ses délicatesses. Elle n'avait pas été choquée par ses cadeaux et, bien que d'une nature volontiers rebelle, avait accepté, flattée, sa demande en mariage. Cette dernière ne s'était faite que quelques jours après le premier baiser, échangé pudiquement au pied de la cathédrale Finbarr, car Rory craignait par-dessus tout que sa vie ne retrouve son ancien goût d'ennui, de poussière et de rêves inassouvis. Il s'était précipité dans les bras de cette femme qui avait le don de faire battre son cœur. Ce n'était pas de plaire qui l'avait grisé. Cent fois auparavant, il aurait pu s'acoquiner d'une épouse très convenable. Bien que les traits de son visage ne fussent guère délicats, il avait hérité de ses ancêtres une constitution assez robuste et harmonieuse pour susciter chez une femme l'envie de venir se blottir dans ses bras. Ses manières achevant de lui donner un tour fort aimable, il se traînait une réputation de gaillard

plutôt chanceux auprès des belles, ce dont il ne profitait pas autant que la légende le prétendait.

Mary avait changé sa vie. Reconnaisant, il n'avait pas hésité une seconde avant de s'engager. Mais il s'était trompé. Au fil des mois, tandis que l'échéance de cette union se rapprochait, il avait compris que Mary lui avait apporté un renouveau, mais qu'elle ne changerait pas son destin. La garderait-il jalousement auprès de lui toute sa vie durant qu'il demeurerait Rory O'Donnell, cet homme nanti et veule, vide, dédaigné par les passions de ce monde. Qu'attendait-il de ce mariage ? Un émerveillement de chaque matin ? À présent que l'émotion de la rencontre était quelque peu atténuée et que la perspective de quotidien revenait à grands pas, il tremblait de nouveau. Il ne serait jamais qu'un joaillier à la vie aussi étriquée que son père. Elle se lasserait de lui. Au mieux, elle resterait à ses côtés et s'étiolerait à son tour. À l'idée que les baisers de Mary cessent un jour de le bouleverser, Rory se sentait défaillir.

« Saleté d'Irlande détrempee ! murmura-t-il. Toutes les belles choses pourrissent, ici ! »

Et cependant, qu'elle était douce, la bruine sur son visage et dans ses cheveux ! Que ce simple ruisseau qu'il venait de franchir portait de mystères émouvants ! Ah ! Il aimait ce pays autant qu'il le détestait ! Il s'était plusieurs fois surpris à envier le plus pauvre des paysans, prêt à brandir sa fourche contre cent cavaliers en armes pour défendre sa terre misérable. Tant de fois par le passé le sang des vrais Irlandais s'était mêlé aux herbes grasses ! Rory songeait à eux avec tendresse. Qu'avait-il besoin de sa culture et de son argent ! L'un comme l'autre l'éloignaient de l'essentiel. Rien ne vaut le destin des âmes simples, pensait-il. Comment aimer, comment lutter lorsqu'aucune sorte de danger ne nous guette ?

Cork était en train d'apparaître parmi les ombres du soir. Soudain, le cheval fit une embardée, et la carriole manqua verser par-dessus le talus. Une silhouette avait bondi sans crier gare au bord de la route. Rory tira sur les rênes, contraignant la bête effrayée à s'arrêter, et n'avait toujours pas reconnu son ami Fen lorsque sa voix familière lança avec bonhomie :

« Mille excuses, *my looord* ! Ta carne a le sang chaud. Tu devrais t'acheter une automobile. Quand te décideras-tu ? »

L'incident avait eu le mérite de chasser les sombres pensées de Rory. Il salua le jeune druide avec lequel il avait partagé ses années les plus insouciantes. Celui-ci, vêtu comme un berger, la chevelure hirsute, se tenait devant lui en souriant, une whistle<sup>1</sup> à la main, laquelle ne détenait vraisemblablement pas d'autre pouvoir magique que de lui faire passer le temps ou de séduire quelques jeunes filles.

« Tu ne pouvais donc pas t'annoncer ? lança Rory sans colère. Tu as failli me tuer. Tes tours d'apparition ne m'impressionnent plus depuis longtemps. Montre-toi, la prochaine fois ! »

Fen opina sans conviction et, comme il ne disait toujours rien, Rory se décida à l'interroger :

« Que fais-tu à pied sur la route, à cette heure ? Ta vieille mère doit se faire un sang d'encre !

— Laisse ma mère en dehors de ça ! »

C'était entre eux un sujet de plaisanteries habituel, car Fen, en dépit de ses vingt-cinq ans, habitait toujours sous le même toit que ses deux jeunes frères, aux ordres d'une mégère bien connue dans le voisinage. C'était en partie ce qui l'avait motivé à s'engager parmi les *Irish Volunteers*, du moins Rory en était-il persuadé. Il ne faisait aucun doute à ses yeux que ce choix politique avait été essentiellement dicté par l'espoir d'échapper à la tyrannie de sa mère à plus ou moins brève échéance.

« J'allais voir les frères Madigan, expliqua le jeune druide. Une affaire de la plus haute importance. Je ne pense pas que j'aie le droit de t'en parler... »

Les frères Madigan étaient, comme Fen, de fraîches recrues du mouvement indépendantiste irlandais. Agacé par les airs mystérieux que se donnait son vieil ami, Rory montra qu'il n'était pas décidé à insister :

« Bien, de toute façon, vos petites conspirations ne m'intéressent pas... », laissa-t-il tomber avec mépris.

Piqué au vif, Fen se hâta de rétorquer :

« Cette fois, c'est pas pareil ! Je te jure que les choses sont en train de changer... D'accord, je te le dis pour que tu puisses saisir ta chance. Tu verras, tu me remercieras ! En principe, c'est encore un secret mais... »

— Fen, tu m'énerves !

1. Petite flûte traditionnelle irlandaise.

— Très bien, très bien... La situation internationale a changé beaucoup de choses, désormais. Les Anglais ne sont plus tout à fait nos ennemis...

— Vraiment ?

— Ne te moque pas ! C'est la pure vérité. Redmond vient de donner le mot d'ordre. Il veut que tous les Irlandais en âge de se battre s'engagent aux côtés des Anglais. Il dit que la guerre mondiale est une chance pour nous, si nous savons la saisir. Il dit que, quand nous aurons gagné, l'Angleterre nous donnera l'indépendance pour nous remercier.

— Et tout le monde est d'accord avec ça ? demanda Rory d'un ton circonspect.

— Non, pas tout le monde... », reconnut le druide.

Rory se sentit malgré lui intéressé. L'enthousiasme de Fen avait quelque chose de communicatif.

« Et toi, qu'en penses-tu ?

— Redmond est notre chef », répondit simplement son ami.

Rory laissa s'écouler un silence sans faire mine de descendre de sa voiture. Décidément, cette nouvelle l'intriguait.

« Alors tu le suis, c'est décidé ?

— Je m'engage dès demain avec les Britanniques. Tous les jeunes de toutes les races irlandaises avec qui j'ai parlé feront la même chose. C'est maintenant ou jamais ! Viens avec nous, Rory ! Ton pays a besoin de toi ! »

Le jeune joaillier, à ces mots, émit un mauvais ricanement. Ce son, qui n'était pas de son âge, imposa le silence au druide enthousiaste. *L'Irlande a besoin de moi !* songeait Rory. *C'est nouveau ! Comme je t'envie, Fen O'Hara ! Pour toi, les choses sont simples. Tu t'engages, et tu échappes à ta mère. Voilà un bon marché. Et en prime, si l'Irlande gagne son indépendance, les gens se tourneront peut-être de nouveaux vers les anciennes croyances, si chères à vous autres druides ! Dans tous les cas, tu es gagnant ! Tu crois à l'Irlande, tu crois aux anciens dieux, tu crois en un avenir meilleur ! Tu as de la chance, puisque tu crois ! Mais moi, mon pauvre ami, je ne crois déjà plus en rien... Qu'est-ce que j'y gagne, à mourir pour les Anglais, à aller me faire trouver la peau par les Boches ? Si je le faisais, ce serait seulement pour fuir ma vie... c'est ça, fuir ma vie.*

Mais Rory ne prononça pas ces paroles amères. Il orienta la conversation vers quelques sujets moins sensibles, tels que la santé des familles réciproques, puis s'arrangea pour prendre congé de son vieil ami sans trop attendre. Pensif, il se dirigea sans plus de hâte vers les rues éclairées de Cork. Un sentiment étrange l'habitait maintenant, un fatalisme qu'il n'avait jamais rencontré. La bruine avait cessé de tomber, et le ciel s'était entrouvert pour laisser filtrer de pâles rayons de lune.

Rory se sentait calme, presque serein.

*Fuir ma vie...*

## CHAPITRE II

Le monde glissait par à-coups derrière la fenêtre du train. D'ocre paysages s'écoulaient lentement devant le regard éteint du jeune Irlandais. Bien sûr, il n'était jamais venu en France, et, malgré son trouble, cette campagne paisible ne manquait pas de le surprendre. Était-ce vrai qu'il y avait la guerre, au bout ? Comment était-ce possible ?

Rory s'était plu à imaginer une arrivée plus romanesque. Des éclairs auraient zébré l'horizon, et des ruisseaux de sang auraient coulé parmi tout le pays. Au lieu de cela, le ciel était à peine gris, et l'automne était seul à pigmenter les paysages de rouge et d'écarlate.

Déçu, Rory se passait la main sur la nuque et le haut du crâne. À Caterham, pendant sa formation, on lui avait rasé la tête, et il éprouvait le plus grand mal à s'y habituer. De même, il avait vécu comme une humiliation l'obligation de troquer ses vêtements chauds et distingués pour un uniforme en toile des Flandres et une paire de brodequins inconfortables. Il l'avait fait cependant sans mot dire, décidé à subir jusqu'au bout la punition qu'il s'était infligée. Souvent, on lui avait dit à Caterham : « Ceux qui sortent d'ici seront soit des macchabées, soit des soldats de la garde irlandaise ». Et Rory se demandait sincèrement laquelle de ces deux issues était préférable pour lui.

Pendant les cinq semaines d'entraînement, privé de tout repère, de toute compagnie familière, il avait été déchiré entre les sentiments les plus contradictoires. Le remords était son principal visiteur ; il lui apparaissait la nuit sous la forme d'un grand chien noir à la gueule écumante. Il se réveillait en sursaut,

le nom de Mary coincé au fond de la gorge. Parfois, il regardait ses mains, et se souvenait que la jeune femme les avait mouillées de ses larmes pour le supplier de ne pas partir. *Oh ! Mary ! il faut du courage pour être heureux. J'en ai si peu, tu sais...*

Lorsque les autres s'étaient engagés, il ne les avait pas suivis. Non pas qu'il fût persuadé, comme cette poignée d'irréductibles, qu'il fallait profiter que l'Angleterre soit occupée ailleurs pour lui porter le coup décisif ; il ne se sentait seulement pas le droit de prendre part à l'action. Agir était un concept étranger, une éventualité qu'il n'avait jamais pu envisager sérieusement.

Mais la nouvelle avait fait son chemin, et Redmond avait réussi à rallier près de deux cent mille humains, leprechauns, grogochs, cluricauns, changelins et autres races communes. Seules les banshees avaient annoncé leur neutralité dans ce conflit. Ceci n'était pas étonnant, car le Sidh, leur Royaume Souterrain, était toujours parvenu à conserver son indépendance contre vents et marées. Que les banshees ne se mêlent pas des affaires irlandaises ou britanniques était précisément l'un des garants de leur autonomie politique, et le gouvernement féérique avait grand soin, en toutes circonstances, de renforcer son autarcie en se tenant à l'écart des querelles du voisinage.

Rory avait été frappé par l'ampleur de la mobilisation. Les Irlandais de toutes races ne s'étaient pas unis ainsi depuis fort longtemps. Les populations elfiques, quoique de tout temps parfaitement intégrées – ce n'était pas le cas partout en Europe – avaient coutume de conserver certaines réserves quant aux manières d'agir de la majorité humaine. Où qu'on se trouve, il y avait toujours au moins un leprechaun pour dire à qui voulait l'entendre qu'il n'était pas d'accord. Avec quoi ? Peu importait, c'était une sorte de tradition. Une façon pour les minorités de revendiquer dans un pays qui, pourtant, n'avait jamais connu de conflits purement raciaux. Et pour cause, les Anglais détenaient le monopole des rancunes populaires. Dans leur ombre, il n'y avait jamais eu de place pour d'autres querelles que tournées vers l'indépendance.

Le doute était là. Et si... Et si cette guerre était une opportunité véritable ? Se pouvait-il que Rory fût autorisé à entrer dans l'Histoire, à œuvrer pour la destinée de son pays, absous de ses différences ?

Ce nouveau sentiment, depuis lors, ne le quitta plus. Logé quelque part au fond de lui, il adoucit les souffrances infligées par son séjour à Caterham. Un espoir. Lointain, incertain, mais présent. Un espoir d'autre chose.

Le jour même de cette prise de conscience, sans concerter son père ni personne, il avait fermé la joaillerie pour une durée indéterminée, avait fait des adieux déchirants à une Mary stupéfaite et avait couru s'engager. Ses pensées, dès lors, n'eurent de cesse d'osciller entre « à présent, tout est perdu » et un timide mais opiniâtre « sait-on jamais ? »

Maintenant, le train le menait avec lenteur vers le front avec ses compagnons. Des humains, essentiellement, mais aussi trois cluricauns, sur la banquette voisine de la sienne. Fidèles à leur réputation, les lutins menaient un grand tapage, faisant et défaisant leur barda, jouant avec leurs fusils et riant à gorge déployée à la première occasion. Pour sûr, ceux-là étaient heureux d'aller se battre.

« Il faudra bien en profiter, lança l'un d'eux. Ça ne va pas durer longtemps. Ils l'ont dit. Les Boches vont déguerpir vite fait ! »

Seuls représentants dans ce wagon de la communauté elfique, il se serait très vite trouvé en temps normal quelqu'un pour les faire taire. Mais l'atmosphère était joyeuse, et nul ne songea à imposer aux cluricauns de cesser leurs turbulences. Du reste, tous étaient vêtus du même uniforme et portaient les cheveux rasés à blanc, ce qui contribuait à établir un climat de fraternité. Rory sentait pour lui-même que les différences tendaient à s'estomper, et il s'en félicitait. Qui, désormais, pouvait reconnaître en lui le bourgeois, le privilégié, le jeune homme cultivé ? Hélas, le bénéfice de cette tromperie était de courte durée. *Je le sais, pensait-il, et c'est bien suffisant...*

Comme il aurait aimé laisser derrière lui tout ce qu'il avait été ! Même ici, dans ce wagon vers la violence et la mort, il ne pouvait se départir de sa hauteur, de sa lucidité malade. Bien qu'il eût choisi de prendre le même chemin qu'eux, l'attitude insouciance des cluricauns l'écœurait. Comment croire, dans ces conditions, que nos choix nous déterminent ? Comment croire que l'action a quelque valeur lorsque pareils imbéciles se trouvent avoir le même destin que nous ?

Telles étaient les pensées vénéneuses du jeune Irlandais qui observait avec trop d'insistance les visages allongés des petites créatures. Se méprenant sur le sens de ce regard, l'un d'entre eux, qui s'allumait une cigarette, tendit son paquet à Rory d'un air engageant. Ce dernier, décontenancé, avança la main et se servit. Il sourit pour dissimuler son trouble, remercia, et se hâta de retourner à la contemplation du paysage. Chacune des bouffées qu'il absorbait avait un goût de honte. Rattrapé par sa morale primitive, il se fit intérieurement la leçon. *Vois quel type tu fais ! Vraiment, c'est glorieux ! Tu n'es que mépris ! Qui es-tu pour juger toujours ? Bah, tu ne vaux rien !*

Ainsi reporta-t-il son hostilité contre lui-même, incapable d'assumer sa propre méchanceté après ce très contrariant geste de bienveillance.

Le paysage changea sensiblement. Des ruines passèrent à la fenêtre, et des trous d'obus éventrèrent les pâturages. Fasciné, Rory vit la nature normande se changer peu à peu en un décor lunaire. Dans ce qui restait des prairies, les vaches cédèrent la place à des nuées de corbeaux. Le train traversait à présent un désert de pierres et de boue. Au loin, le son des canons se fit entendre. Toutes les fraîches recrues irlandaises se penchèrent précipitamment aux fenêtres pour essayer de distinguer l'origine des explosions, mais une succession de collines les empêchait de rien voir, sinon quelques lueurs sporadiques traversant le ciel nuageux. Les cluricauns exultaient et se distribuaient de grandes bourrades dans le dos.

Rory, sensible au changement d'atmosphère, frissonna. Bientôt, il y serait. Il participerait aux combats. Il sortirait mort ou vainqueur. Il appartiendrait tout entier à l'Histoire...

Le front était toujours invisible lorsque le train ralentit, non loin de baraquements enterrés aux trois quarts. Lorsqu'il se fut tout à fait immobilisé, les explosions retentirent avec plus de vigueur et de précision. Il fallait lever la voix pour se faire comprendre.

Les wagons expulsèrent leurs lots de recrues, toutes affectées à la 16<sup>e</sup> division irlandaise. Des officiers britanniques les regardèrent descendre du train et se mettre en rang, puis rejoindre les abris au pas cadencé. Tout cela était très digne et très professionnel. Rory pouvait sentir la terre trembler sous ses pieds chaque fois qu'un obus tombait de l'autre côté de la colline. Il

devina qu'on leur ferait rejoindre le théâtre des combats par des souterrains.

Avant de pénétrer dans les baraquements, il leva la tête, juste à temps pour voir passer un escadron de dragons blindés. Cette apparition le laissa bouche bée, car cela faisait fort longtemps qu'on ne trouvait plus de ces créatures historiques que dans les cirques et les élevages militaires. Comment les Boches pouvaient-ils tenir face à des armes aussi puissantes ?

Enfin, dans une quasi-obscurité, tous furent détachés vers leurs pelotons respectifs. Avec une vingtaine d'autres gars, Rory fut emmené dans un tunnel humide qui sentait l'urine.

En dépit d'une incontrôlable jubilation, il ne put réprimer une dernière pensée pour le sourire de Mary.